

# Assis sur un ballon de football

Autor(en): **Jeannotat, Yves**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport**

Band (Jahr): **47 (1990)**

Heft 7

PDF erstellt am: **13.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



# Assis sur un ballon de football

Yves Jeannotat

Assis sur un ballon de football, je vis les dernières minutes du «Mondiale». Les finalistes en décousent avec passion pour l'acquisition d'une gloire bien éphémère et dont les effets vont, de plus, servir davantage le prestige national que le bien-être du peuple et même que les intérêts des joueurs. Sur le petit écran, les images commencent à se brouiller et je ne puis dire ce qui, de la délirante exubérance des vainqueurs ou de la résignation morbide des vaincus, éveille le plus d'émotions en moi. Par contre, je sais que, pour un temps, le sport a été un prétexte à l'endormissement d'une partie de la planète sans rappeler en rien la trêve olympique ni les bienfaits du jeu et de l'éducation physique, cette dernière faveur n'étant d'ailleurs vraiment à la portée que des sociétés nantises.

Les hurlements de la foule s'apaisent lentement avec l'extinction des projecteurs. Les gradins disparaissent sous les détritres et forment tout à coup un décor de lamentation. Sur la pelouse, la sphère magique s'est envolée vers l'espace infini et les dernières ombres du souvenir s'évanouissent dans la brume naissante. Tout autour du stade, les drapeaux sont en berne.

Après la grande épopée, de retour dans leurs

clubs respectifs, les acteurs vont connaître des fortunes diverses: les uns adulés pour leur réussite, les autres conspués pour leur échec. Demi-dieux promus ou déchus – mais demi-dieux quand même – ils vont régner pour un temps encore sur la foule chahutée par les fantasmes, avant de retrouver progressivement le rythme de la comédie de boulevard, abandonnant le peuple aux réalités brûlantes de la vie quotidienne: finie la romance napolitaine, plus d'opium dans le gousset!

Pour venir à bout d'eux-mêmes et hisser leur équipe le plus haut possible vers le sommet de la pyramide, les joueurs ont sans doute dû suivre les recommandations que leur donnait le Pape Jean Paul II peu de temps avant la compétition: «Frères footballeurs», disait-il, «il est nécessaire que vous contribuez à redonner au sport non

seulement une dignité renouvelée et continue, mais surtout la capacité de susciter et de soutenir ces exigences humaines fondamentales que sont le respect réciproque et le renoncement individuel en faveur de l'objectif collectif: marquer un but en l'occurrence!»

Y sont-ils parvenus? Certains, du moins, ont essayé. Mais il

m'étonnerait que l'exemple – quand il fut donné – des stades de la Péninsule serve, par la suite, de modèle aux matches qui opposent sans discontinuer les Continents entre eux dans le grand stade du monde, matches dont l'enjeu n'est rien moins que la «vie», la «survie». Là-bas en effet, sous ses fièvres tropicales, l'Afrique profonde n'a que peu de chance de voir le prix du cacao camerounais remonter et, plus loin encore, toute grelottante de misère aujourd'hui comme hier sous le soleil brûlant, l'Amérique latine ne peut que feindre de noyer sa peur dans l'arôme trompeur du café colombien et dans les flots de l'Amazone, le majestueux fleuve brésilien honteusement dénudé de sa vaste et généreuse forêt!

\*

Au terme de ces réflexions, rien n'est acquis, rien n'est résolu et les questions continuent à pilonner mon âme inquiète: quelle part de jeu, quelle part de vie contient le sport? Ou bien: la vie est-elle un jeu? La vie n'est-elle qu'un jeu? N'est-ce pas plutôt le jeu qui est la vie? Cercle vicieux!...

Dans son tout récent livre *Le sport, l'ascèse, le plaisir*, Pierre Charreton, parlant de Montherlant, rappelle ce que le grand écrivain a éprouvé en fréquentant les stades et les sportifs: «Non seulement la vie ressemble au sport, mais elle doit être vécue comme un sport, c'est-à-dire, pour Montherlant, essentiellement comme un jeu», selon le mot attribué à Schiller: «L'homme n'est pleinement homme que lorsqu'il joue!» Et Charreton poursuit: «En d'autres termes, pour Montherlant, le sport réalise d'excellentes conditions à la floraison d'un humanisme conçu comme un épanouissement et une réalisation plus parfaite de l'homme en réaction contre ce qui l'abaisse et l'avilit, en poussant au plus haut degré ce qui fait qu'il est homme.» Mais la vie n'est-elle que quête du plaisir, ce qui serait le cas si elle n'était qu'un jeu?...

\*

Assis sur mon ballon de football, je cherche, par-delà le jeu, par-delà le plaisir, par-delà le bonheur, même, un sens plus élevé à l'existence et il ne peut être dit que je ne le trouverai pas: là, peut-être, où le ciel et la terre semblent se rejoindre et où persistent mille interrogations non seulement sur une vie qui, fatalement, aboutit à la mort, mais sur la mort, aussi, qui débouche sur la vie... ■

